ROMANCES
ET COMPLAINTES
SUR LOUIS XVI.

Cac
FRC
8090

ROMANCE.

Air : *Comment goûter quelques repos.*

I.

O Peuple toujours menaçant,
Qui m'accables de ta colère!
Il en est tems, juge ton père;
De ton Roi finis le tourment :
Sous mille formes trop affreuses
Tu sais me présenter la mort!....
Ah! que pour terminer mon sort,
Tes mains soient assez généreuses!

II.

Pourquoi, sur un foible mortel,
Suspendre encore ta vengeance?
Je n'implore pas ta clémence,
Je me croirois trop criminel :

De ma compagne infortunée
A chaque instant je vois les pleurs!....
Eh! puis-je adoucir ses douleurs
En pensant à sa destinée!

III.

Lorsque j'aperçois mes enfans,
Leur vue augmente mon suplice!....
Mais ils invoquent la justice
Du dieu sontien des innocens;
Alors, par leurs vives tendresses,
Ils rendent mes jours moins affreux,
Et l'unique objet de mes vœux
Partage avec moi leurs caresses.

IV.

Epoux, Pères compatissans,
Vous, ennemis de l'imposture,
Daignez, au nom de la nature,
Sauver ma femme et mes enfans:
Si je suis soupçonné d'un crime,
Qui n'a pu pénétrer mon cœur!...
Ah! que dans ce commun malheur
Je sois seul la triste victime!

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

O MON PEUPLE,

QUE VOUS AI-JE DONC FAIT?

Air : *Du pauvre Jacques.*

O mon peuple, que vous ai-je donc fait?
J'aimois la vertu, la justice;
Votre bonheur fut mon unique objet;
Et vous me traînez au suplice!

Français, Français, n'est-ce pas parmi vous
Que Louis reçut la naissance?
Le même ciel nous a vu naître tous;
J'étois enfant dans votre enfance.

O mon peuple, ai-je donc mérité
Tant de douleurs et tant de peines?
Quand je vous ai donné la liberté
Pourquoi me chargez-vous de chaînes?

Tout jeune encor tous les Français, en moi ;
Voyoient leur appui tutélaire ;
Je n'étois pas encore votre Roi
Et déjà j'étois votre père !

O mon peuple que vous ai-je donc fait ?
J'aimois la vertu, la justice ;
Votre bonheur fut mon unique objet ;
Et vous me traînez au suplice !

Quand je montai sur ce trône éclatant,
Que me destinoit la naissance,
Mon premier pas, dans ce posté brillant,
Fut un Edit de bienfaisance.

O mon peuple, ai-je donc mérité
Tant de douleurs et tant de peines ?
Quand je vous ai donné la liberté
Pourquoi me chargez-vous de chaînes ?

Le bon HENRI, long-tems cher à vos cœurs,
Eut cependant quelques foiblesses ;

Mais Louis seize, ami des bonnes mœurs,
N'eut ni favoris, ni maîtresses.

O mon peuple, que vous ai-je donc fait?
J'aimois la vertu, la justice;
Votre bonheur fut mon unique objet;
Et vous me traînez au supplice!

Nommez-les donc, nommez-moi les sujets
Dont ma main signa la sentence.
Un seul jour vit périr plus de Français
Que les vingt ans de ma puissance.

O mon Peuple, ai-je donc mérité
Tant de douleurs et tant de peines?
Quand je vous ai donné la liberté
Pourquoi me chargez-vous de chaînes?

Si ma mort peut faire votre bonheur,
Prenez mes jours, je vous les donne.
Votre bon Roi, déplorant votre erreur,
Meurt innocent et vous pardonne.

O mon Peuple, Recevez mes adieux ;
Soyez heureux, je meurs sans peine.
Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
Dans vos cœurs éteindre la haine !

RÉPONSE

DU PEUPLE FRANÇAIS A LOUIS XVI.

Air : *Pauvre Jacques.*

O bon Louis ! daigne nous pardonner,
Si nous t'avons tous cru coupable.
Ah ! que de gens t'ont, pour nous égarer,
Dépeint sous un jour détestable ! (*bis*)

Nous gémissons sur ton sort malheureux ;
Il nous force à verser des larmes :
Sceptre jadis l'objet de tant de vœux,
Que sont devenus tous tes charmes ?
O bon Louis ! etc.

Ami du bien, détestant les abus,
Des bons rois tu suivis la trace.
Pour les Français, Henri n'eût pas fait plus :
Et près de Néron l'on te place.
O bon Louis ! etc.

Au sein des maux, que ne peux-tu savoir
Comme on te plaint dans nos provinces ?
De tes chagrins reconnois le pouvoir ;
Car jamais on ne plaint les princes.
O bon Louis ! etc.

Nous ignorons quel sera ton destin ;
Si l'on résoudra ton supplice ;
Mais nous savons que tout Français humain
Maudira semblable justice.
O bon Louis ! ect.

Louis périr ! quel horrible penser !
Quoi ! son sang rougiroit la terre !
Ah ! si Louis en avoit su verser,
Comb'en son sort serait contraire !
O bon Louis ! etc.

Hommes de sang qui conjurez sa mort,
Prenez-nous aussi pour victimes ;
Car, à vos yeux, s'attendrir sur son sort,
Est le plus odieux des crimes.
O bon Louis ! etc.

Aimer son prince est un besoin du cœur ;
Qu'un Français éprouve sans cesse :
Amour sacré ! dissipe notre erreur.
Heureux qui goûte ton ivresse !
O bon Louis ! etc.

O ! députés qui devez le juger !
Ne consultez pas la vengeance ;
Car le mortel qui s'y laisse emporter,
Souvent égorge l'innocence.
O bon Louis ! etc.

LE DAUPHIN

A LA NATION FRANÇAISE.

Sur l'air : *Pauvre Jacques.*

Peuple Français, je suis encore enfant ;
Mais déjà la raison m'éclaire ;
Autant que moi Louis est innocent
Des maux qu'on a voulu nous faire. (*bis*)

Vous l'accusez d'être conspirateur,
D'être la tyran de la France ;
Ah ! vous n'avez jamais connu son cœur ;
Il vous aima dès son enfance.

Peuple, etc.

Maman m'a dit et répété cent fois ;
Que Louis aimoit la justice,
Qu'il fut toujours le défenseur des lois,
Et vous parlez de son suplice.

Peuple, etc.

Rappelez-vous qu'entouré de grandeurs,
Leur éclat lui sembloit frivole :
Le bon Henri, long-tems cher à vos cœurs
Fut son modèle et son idole.

Peuple, etc.

Prince royal, créé par vos décrets,
Je ne suis plus rien sur la terre :
Ah ! que je sois le dernier des sujets ;
Mais n'assassinez pas mon père.

Peuple, etc.

O Dieu puissant, qui voyez tout d'en haut,
Ecoutez ma voix lamentable ;
Ne souffrez pas que sur un échaffaud,
Un bon roi périsse en coupable.

Peuple Français, etc.

COUPLETS.

Air : *Triste raison j'abjure ton empire.*

I.

CE n'est pas vous qui me coûtez des larmes,
Bandeau des rois, sceptre de mes aïeux ;
A mes regards vous n'offriez de charmes,
Que le pouvoir de faire des heureux.

II.

JE ne vivois que de ce bien céleste ;
Dans mon amour, j'embrassois l'univers :
De tant d'amour, hélas ! il ne me reste
Qu'un peuple ingrat, des verroux et des fers.

III.

ROI, père, époux, je suis seul sur la terre ;
Ces murs sont sourds à mes tristes accens :
J'appelle en vain mes enfans et leur mère ;
On les dérobe à mes embrassemens.

IV.

Cruels! cent fois, c'est m'arracher la vie;
Je meurs cent fois loin de ces biens si doux:
Frappez le roi; mais, dans votre furie,
N'accablez pas et le père et l'époux.

V.

A madame Elisabeth.

Et toi, ma sœur, et toi dont la présence
Auroit pu seule adoucir tant d'horreurs:
On te redoute; on craint ton innocence;
On nous défend de confondre nos pleurs.

COMPLAINTE

De LOUIS XVI dans sa prison.

Aia : *Du malheureux Lisandre.*

Il est minuit, tout m'abandonne,
Je n'ai d'ami que ma douleur ;
Et dans l'effroi qui m'environne,
Je suis seul avec mon malheur.
Chaque instant, l'oreille attentive,
Je crois, de mon épouse plaintive,
Entendre les tristes accens,
Illusion trompeuse et vaine!....
Je n'entends que gémir ma chaîne,
Et j'appelle en vain mes enfans.

O! que la nuit dans sa carrière
Est lente à ramener le jour!
Eh! que m'importe la lumière?
Je vais la perdre sans retour.
Hélas! abreuvé de tristesse,
Nuit, je te demande sans cesse,
Verrai-je le jour qui te suit?
Et quand le jour vient à paroître,
Je dis : ô jour, fais-moi connoître
Si je dois voir encor la nuit?

Déjà sous le fer homicide,
Ma tombe s'ouvre pour jamais.
Est-ce à toi, Peuple parricide,
A me punir de mes bienfaits?
L'imposture et la calomnie
De leurs venins, souillant ma vie,
M'ont tout ravi, jusqu'à ta foi;
Mais il me reste l'innocence,
Et ce bien, malgré ta vengeance,
Ne périra pas avec moi.

Lorsque farouches et sauvages,
Par mes persécuteurs guidés,
Des monstres, au sein des carnages,
Souilloient leurs bras ensanglantés;
Du fond de ces tours menaçantes,
De leurs victimes gémissantes,
J'entendois les cris déchirans.
Les tigres égorgeoient leurs frères;
Moi, je pleurois sur tes misères:
Ah! qui de nous sont les tyrans?

Mais c'en est fait : mon sacrifice,
Ingrat, bientôt doit s'achever.
Bientôt contre ton injustice,
Mon sang aussi va s'élever.
Le remords va se faire entendre ;
Entraîné par lui sur ma cendre,
Trop tard tu pleureras mon sort :
Et par des fureurs condamnables,
Du sang de mes juges coupables
Tu croiras expier ma mort.

Penses-tu donc que par un crime,
Un crime soit lavé jamais ?
Non : ta vengeance illégitime
Enfin comblera tes forfaits.
Alors, errant et sans asyles,
Tu verras les guerres civiles
Désoler tes foyers impurs ;
Alors, du Ciel, sourd à tes plaintes,
Les foudres ne seront éteintes
Que sous les débris de tes murs.

824

O toi, dont la juste balance
Pèse les peuples et les rois,
Si mes malheurs, si ma souffrance
Sur tes bontés ont quelques droits;
Vois ce peuple d'un œil de père,
Dieu clément, et de ta colère,
Loin de lui détournant les traits,
Daignes m'accepter pour victime!
Ah! si mon sang lave son crime,
Je meurs heureux et sans regrets.

F I N.

De l'Imp. de Caron, Place des Champs Elysées.